

Culture & Société

56 Le nombre d'éditeurs vaudois recensés par l'étude, dont plus de 30 pour l'art et la littérature. 40% des enseignes sont nées après l'an 2000.

800 titres sont publiés chaque année. Au total, les catalogues réunis de tous les éditeurs comptent plus de 18 000 titres.

16 millions de francs, le chiffre d'affaires total des éditeurs vaudois en 2015, selon une estimation de l'étude présentée à Morges.

1100 Le tirage initial moyen d'un titre paraissant dans le canton de Vaud, pour un prix de vente moyen de 26 francs.

Dense et variée, l'édition vaudoise veut s'exporter

Vendredi à Morges, les acteurs de la branche ont ausculté leur profession

Caroline Rieder Textes
Vanessa Cardoso Photos

Il se publie plus de 800 livres par an dans le canton de Vaud. L'œuvre de plus de cinquante maisons, actives dans la littérature mais aussi les sciences, l'éducation, les sujets généralistes ou le domaine jeunesse. Des grands éditeurs comme Favre aux structures lilliputiennes, comme Paulette Editrice, qui salarie deux personnes à hauteur de 30% en tout et fonctionne avec une large part de bénévolat.

Une centaine d'acteurs de la branche se sont retrouvés hier à Morges pour les assises de l'édition vaudoise. Une occasion unique de prendre le pouls du milieu, lors du premier jour du Livre sur les quais. Editeurs mais aussi fondations, bibliothèques, représentants de la politique du livre et des services culturels de plusieurs villes avaient ainsi fait le déplacement. Tout comme Cesla Amarelle, nouvelle ministre vaudoise de la Culture, qui a rappelé que «sans éditeurs, il n'y a pas d'écrivain.»

Les organisateurs, la Ville de Lausanne et l'Etat de Vaud, n'étaient pas venus les mains vides. Ils ont offert comme base de discussion une étude inédite sur le paysage de l'édition vaudoise. L'enquête brosse le premier panorama complet de l'offre éditoriale cantonale. Se focalisant sur 2015-2016, elle fait apparaître une production conséquente, avec un titre pour 916 habitants. Un secteur qui bouge, avec 40% de structures nées après les années 2000.

«Il y a dans le canton une richesse culturelle, une diversité des publications et une forte densité, mais cela ne doit pas masquer une certaine précarité, en termes d'effectifs et de ressources», observe Marion Rosselet, auteure de l'étude. Les entreprises sondées emploient ainsi en moyenne l'équivalent de 2,6 personnes à plein-temps.

Lors de son investigation, la chercheuse a vu revenir de manière récurrente la problématique de la diffusion à l'étranger. Particulièrement en France. Alors que les auteurs s'affichent désormais sans complexe par rapport à leur voisin, force est de constater que l'accès à son lectorat ne va pas de soi, avec 25% seulement des ventes hors de Suisse.

«Nos auteurs aimeraient être lus à l'étranger et c'est normal. Il y a des livres qui doivent passer la frontière», plaide Sophie Rossier, directrice des Editions Favre. Or ce n'est pas simple. «En France, on se retrouve très vite noyé dans la masse, nos titres sont en bas des listes, et parfois les personnes chargées de les représenter n'en parlent même pas, car le temps des libraires est limité», renchérit Andonia Dimitrijevic, à la barre de L'Age d'Homme. Les acteurs installés de longue date comme Michel Moret (L'Aire) ou Bernard Campiche soulignent la récurrence du problème, ainsi que les difficultés rencontrées par le passé pour mettre sur pied des démarches communes à plusieurs éditeurs.

Avoir du «Cran littéraire»

Certains ont néanmoins commencé à se vendre ensemble, en Suisse comme à l'étranger. Créée en 2017, l'Association Les Inscéables réunit les Editions d'En Bas, Art & Fiction, Hélios Hélas et A l'Envers. «Nous nous sommes présentés au Salon du livre, mais aussi en Franche-Comté ou à Ferney-Voltaire», argumente Jean Richard (Ed. d'En Bas). Les trois premiers, plus quatre autres dont L'Age



Une centaine d'acteurs de l'édition vaudoise étaient réunis hier à Morges en marge du Livre sur les quais.

Ce qu'en pense la relève



«Nous sommes spécialisés dans le livre numérique, mais nous sommes néanmoins très intéressés à participer à des collaborations avec les éditeurs classiques, car pour l'instant il y a très peu d'auteurs qui écrivent uniquement pour le digital»

Camille Poussin, Utopie, Lausanne



«Nous avons un fonctionnement différent des autres, nous proposons nos titres avant tout sur abonnement. Pour l'exportation, le fait que nos livres sont fabriqués en Suisse pose le problème de leur prix»

Guy Chevalley, Paulette Editrice, Lausanne



«Les conclusions de l'étude montrent une richesse réjouissante, mais aussi qu'il y a énormément de parutions. Il faut donc s'unir pour pouvoir se présenter mieux au public. Avec Les Inscéables, ça fonctionne bien car on est complémentaires»

Stéphane Bovon, Hélios Hélas, Vevey

d'Homme, participent aussi à des projets «interéditoriaux» au niveau suisse, tel que Le Cran Littéraire, qui entamera à la fin du mois sa cinquième saison au Cinéma Bellevaux à Lausanne, mêlant littérature et performance artistique.

Face à ces réunions sur le mode des affinités électives, d'autres plaident pour la constitution d'une structure commune, tel que cela se pratique au bout du lac avec le Cercle de la librairie et de l'édition de Genève. «Il serait plus profitable

d'être un interlocuteur unique face aux différentes instances publiques», argumente Eric Caboussat (Cabédita). Car il existe désormais des soutiens qui peuvent être sollicités à quatre niveaux: communal, cantonal, fédéral, mais aussi intercantonal.

Lire les Romands à l'école

Autre point qui a occupé les discussions, la place de la littérature romande sur les bancs d'école: «Durant toute ma scolarité, je n'ai lu qu'un livre romand, de Corinna Bille. Il faudrait des moyens de ramener les jeunes lecteurs vers des auteurs d'ici, si possible vivants», remarque Guy Chevalley, des Editions Paulette. Ce à quoi travaille le Roman des Romands, qui appelle les écoliers à voter pour l'un des livres romands paru l'année précédente, parmi une sélection opérée par un comité de lecture. Tout comme l'Association vaudoise des écrivains, qui vient de son côté de lancer une nouvelle initiative proposant la venue d'auteurs vaudois dans les classes.

Ai Weiwei raconte les migrants à la Mostra

Dans son film «Human Flow» l'artiste et dissident chinois rivalise avec le journalisme. Entretien

Au beau milieu d'un camp de réfugiés, un petit enfant sermonne sa mère pour qu'elle lui donne sa nouvelle paire de bottes. C'est une scène parmi d'autres, mais elle dit toute l'humanité que l'artiste Ai Weiwei a traquée à travers la planète. Le célèbre dissident chinois, qui s'apprete à inaugurer une exposition au Musée cantonal des beaux-arts de Lausanne le 22 septembre prochain, en fait la matière première de *Human Flow* (le flot humain), ambitieux documentaire sur les migrations humaines, présenté vendredi en compétition à la Mostra de Venise.

Le genre de détails que les médias ne racontent jamais quand ils couvrent la crise migratoire à laquelle Ai Weiwei a voulu donner un visage, a-t-il expliqué. «Vous voyez chaque jour des reportages sur ces tragédies. Mais après avoir un peu travaillé la question, vous réalisez que ces reportages sont tous les mêmes. Ils disent ce qui est choquant, ils parlent de la violence, de la crise», juge l'artiste devenu l'un des symboles mondiaux de la dissidence. «Notre film est différent. Il cherche à remettre les réfugiés dans un contexte plus historique, à leur donner plus d'humanité et à raconter leur vie de tous les jours: comment une femme tient son enfant, comment un enfant met ses chaussures, comment un homme allume sa cigarette», ajoute-t-il.

«Tous ces détails nous parlent. Vous pouvez comprendre ainsi qu'ils sont des êtres humains, même dans ces conditions que vous ne pouvez même pas imaginer», explique l'artiste qui vient de fêter son 60e anniversaire. Le journalisme cherche avant tout et depuis longtemps à rassembler les images les plus choquantes d'un événement, selon Ai Weiwei. Et en ce qui concerne les réfugiés, «il ne s'est jamais vraiment intéressé à évoquer en profondeur qui sont ces réfugiés ou les raisons pour lesquelles ils sont là», affirme-t-il.

Dans ce documentaire, Ai Weiwei s'embarque dans un long voyage qui le conduit sur l'île grecque de Lesbos, principale porte d'entrée des migrants en Europe entre 2015 et 2016, ou à l'immense camp de réfugiés de Dadaab au Kenya, en passant par les bidonvilles de Gaza, la frontière entre l'Afghanistan et le Pakistan, les champs de bataille de l'Irak, avant de se terminer entre Mexique et Etats-Unis, là où Donald Trump a promis d'ériger «un beau mur».

Ai Weiwei a déjà évoqué la crise des réfugiés dans son travail. En particulier quand il a «emballé» le Konzerthaus de Berlin, ville où il vit désormais, à l'aide de milliers de gilets de sauvetage orange récupérés à Lesbos, ou en utilisant son propre corps pour recréer l'image du petit Syrien Aylan Kurdi, dont le corps rejeté par la mer est devenu emblématique de la crise migratoire. «J'ai désespérément essayé de lancer un cri, de me faire entendre, a-t-il expliqué en évoquant ce travail, mais j'ai réalisé que ce n'était pas suffisant». **ATS**



L'artiste Ai Weiwei, vendredi à la Mostra de Venise. ALESSANDRO BRANCHI/REUTERS